RÔLE ET CENSURE DES AGENTS CULTURELS : LA LITTERATURE BRÉSILIENNE TRADUITE EN FRANÇAIS

Marie-Hélène Catherine TORRES
Université Fédérale de Santa Catarina, Brésil
marie.helene.torres@gmail.com

Abstract: The paper proposes an analysis of the system of French cultural agents, genuine intercultural mediators in the re-presentation of translated Brazilian literature, i. e. the re-presentation of the other, in a repeated but different way. We will elucidate the manner in which a contextualisation of the collective discourse propagated in France in relation to Brazil and its literature allows the updating of the colonial (even at the end of the 20th century and the beginning of the 21st) vision of France. Finally, we will demonstrate that the tandem *translation – censorship* does not hinder a relative autonomy of Brazilian literature translated into French.

Keywords: cultural agents, intercultural mediation, translated Brazilian literature.

Bien que la culture brésilienne soit de plus en plus connue, il faut dire que la littérature brésilienne reste malgré tout une littérature « mineure » dans le sens où l'emploie Venuti, soit une littérature qui se trouve dans *a cultural or political position that is subordinate* [1], une littérature qui manque de prestige et d'autorité, qui n'est pas très lue par la culture hégémonique[2]. Et selon Casanova, les pays décolonisés revendiquent l'accès à la légitimité et à l'existence littéraire[3].

De fait, le Brésil, lorsqu'il a rompu les liens coloniaux qui l'unissaient au Portugal, a suivi un long processus de formation de l'identité nationale, identité politique, culturelle, linguistique ou littéraire, se tournant, à une certaine époque, vers la France. Un bref parcours historique et culturel des relations Brésil - France sera développé dans notre première partie afin de nous permettre d'en comprendre la nature et les enjeux. Ensuite, une analyse du discours collectif, c'est-à-dire du discours des encyclopédies, grands

[1] VENUTI (1998 : 135).
[2] *Idem*, p.135.
[3] CASANOVA (1999 : 24).

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

dictionnaires et grandes revues littéraires françaises – compris en tant qu'agents culturels – mettra en lumière la manière dont le Brésil littéraire fut et est traité. Finalement, dans une dernière partie, nous montrons comment le binôme traduction /censure n'empêche pas une relative autonomie de la littérature brésilienne traduite en français.

Brésil / France : la séduction culturelle

Une longue histoire d'attirance mutuelle unit le Brésil et la France, laquelle, dans l'espoir d'une mainmise sur ce « presque » continent, tenta de l'envahir à plusieurs reprises, politiquement et économiquement parlant mais également culturellement.

1 .1 L'approche « colonialisante » française

En France, selon la tradition de la ville Dieppe[4] , la Découverte du Brésil serait attribuée à Jean Cousin, quatre ans avant le premier voyage de Christophe Colombe[5]. Lévi-Strauss affirme qu'

> à moins d'un miracle, le problème ne sera jamais résolu puisque les archives dieppoises, y compris la relation de Cousin, ont disparu au XVII[e] siècle au cours de l'incendie dû au bombardement anglais[6].

Dans le même sens, Carelli[7], responsable de la banque de données France/Brésil au CNRS, confirme également que le Brésil n'était pas inconnu des marins français de l'époque et que dès 1504, « le capitaine Binot Paulmier de Gonneville (sic) aborda les côtes brésiliennes »[8]. Nombre d'expéditions s'ensuivirent, surtout de « marins normands en quête de bois de braise (*pau-brasil*) dont le commerce était très actif à Rouen au milieu du XVI[e] siècle »[9]. Sous la poigne de Nicolas Durand de Villegagnon, qui voulait fonder une colonie au Brésil, fut donc établie en 1555 dans la baie de Guanabara à Rio de Janeiro, la *France Antarctique*. Mais ce rêve ne dura que peu de temps puisque ce « refuge pour les protestants persécutés qui voulaient quitter

[4] Dieppe se trouve dans le département français de la Seine-Maritime, région de la Haute-Normandie.
[5] LEVI-STRAUSS (1955 :88).
[6] *Idem*, p.89.
[7] Mário Carelli, chargé de recherche au CNRS, est également agrégé de portugais et traducteur de romans brésiliens.
[8] CARELLI (1993: 34).
[9] *Idem*, p.35.

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

la métropole »[10] se désagrégea à la suite de longues disputes avec les catholiques français qui vivaient dans le même refuge. Ainsi, en 1560, les Français furent expulsés du Brésil par les Portugais qui prirent possession de leur fort. Le tort des Français a peut-être été d'avoir reproduit le *vieux monde* et ses références familières (notamment les conflits religieux) dans le *nouveau monde*.

En 1612 toutefois, nous dit Carelli, une expédition de nobles, d'hommes d'armes et de religieux capucins fondèrent la *France Equinoxiale* à Saint-Louis-du-Maragnon[11]. Ils essayèrent en vain d'intéresser la cour de France ainsi que de riches marchands à leur expédition. Ce fut peine perdue, puisque dès 1615, le fort Saint-Louis était tombé aux mains des Portugais. Ces velléités coloniales avortées s'effacèrent des mémoires, et les rapports entre la France et le Brésil allaient prendre une tout autre tournure.

Ce sera en effet, grâce au Roi D. João VI, installé avec la cour portugaise à Rio de Janeiro, que les rapports entre le Brésil et la France s'intensifièrent. En 1816, le roi qui manifestait un vif intérêt à la fondation d'une Académie des beaux-arts sous les tropiques fit venir « une mission d'artistes français »[12]composée de peintres, sculpteurs, architectes, graveurs, ingénieurs, etc. Leur influence fut déterminante pour l'évolution des arts et provoqua la venue de nombreux Français d'horizons divers – boulangers, pâtissiers, cuisiniers, orfèvres, professeurs de musique, de français... – qui s'installèrent au Brésil. D'ailleurs, dans le pays, la langue, la littérature et la mode françaises étaient à leur apogée. Tant et si bien que d'après une étude entreprise par le *Jornal do Brasil*[13]en 1991 à propos des mot-clés qui symbolisèrent le Brésil à la fin du XIX^{e} siècle, l'on retient: grève, *positivismo*, Belle- Epoque, pince-nez, *moda francesa*, *língua francesa*, Café Paris, rendez-vous, vaudevilles etc. De plus, l'envoi considérable de livres français vers le Brésil aura un impact considérable sur l'évolution des mentalités, affirme Carelli. Ce commerce du livre se développera – après avoir été interdit jusqu'en 1808 – notamment grâce à Baptiste-Louis Garnier, installé depuis 1844 à Rio de Janeiro, où il mourut en 1893[14]. Il sera notamment l'éditeur de l'un des plus grands écrivains brésiliens, Machado de Assis.

[10] LEVI-STRAUSS (1955:88).
[11] CARELLI (1993: 47).
[12] CARELLI (1987 : 131).
[13] In *Jornal do Brasil* n°779, du 07/04/1991, p. 34- 5.
[14] CARELLI (1987 : 134).

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

1 .2 La coopération française avec le Brésil

Le Brésil du XX^e siècle se détachera progressivement du modèle culturel et littéraire français par une émancipation culturelle et identitaire – surtout propulsée par les modernistes brésiliens – et établira de nouvelles relations avec la France. La séduction primaire (celle du XIX^e siècle) se métamorphosait en relations d'échanges, de coopération et d'hommages. Les voyageurs français, entre autres Anatole France, Darius Milhaud, Benjamin Péret ou encore Blaise Cendrars pour nommer les plus célèbres, favorisèrent une (re)découverte du Brésil. Et dans l'espoir de diffuser la culture française, fut envoyé à Rio de Janeiro en 1908 Georges Dumas en tant que porte-parole du « Groupement des Universités et Grandes Ecoles de France » pour mettre sur pied la coopération avec le Brésil[15]. Il s'ensuivit une série de conférences à la Sorbonne, le 3 avril 1909, d'Anatole France, Victor Orban et Oliveira Lima[16], sous le nom de « Fête de l'intellectualité brésilienne », dont le but principal était de rendre hommage à l'écrivain Machado de Assis, décédé l'année précédente, et de diffuser ses œuvres en France[17]. Cependant, notons en passant, qu'Anatole France en profitera pour y faire l'apologie des liens de latinité qui uniraient les deux pays :

> Pour moi, Messieurs, je ne crois pas que ce soit trop étendre le sens de cette fête littéraire, que d'y voir la célébration du génie latin dans les deux mondes[18].

Il s'agit de façon évidente d'un cliché qui permettait aux Français d'englober ethnocentriquement le Brésil dans leur objectifs colonisateurs. Cette fête aura toutefois permis un raffermissement de la coopération universitaire mutuelle avec, d'un côté, la création en 1911 d'une chaire d'études brésiliennes à la Sorbonne et plus tard de l'Institut des Hautes Etudes de l'Amérique Latine à Paris, et de l'autre côté, l'envoi d'une mission d'universitaires français en 1934, dont Claude Lévi-Strauss faisait partie[19], qui inaugurèrent les cours de la USP,

[15] *Idem*, p.157.
[16] Il a aussi fait des conférences à Anvers (18-25 janvier 1909) et d'autres à Paris (15 mars au 6 mai 1911).
[17] VALEZI STAUT (1991: 14).
[18] FRANCE (1909 : 12).
[19] Le directeur de l'Ecole Normale Supérieure proposa à Claude Lévi-Strauss de poser sa candidature comme professeur de sociologie à l'Université de São Paulo. Et, connaissant son attirance pour l'ethnographie, il ajouta « les faubourgs sont remplis d'Indiens, vous leur consacrerez vos week-ends ». Propos non fondés, comme l'explique Lévi-Strauss (*Tristes tropiques*, p.47), puisqu'il découvrira à São Paulo un gigantesque centre urbain.

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

l'Université de São Paulo. Peu à peu, le Brésil gagnait une identité en France, à travers non seulement l'Académie mais encore les encyclopédies et revues, divulgatrices d'une « re-présentation » du Brésil, selon l'expression de Niranjana[20], dans le sens de présenter de nouveau et différemment.

Absence du Brésil littéraire dans les grandes encyclopédies et dictionnaires

Une contextualisation du discours qui s'est répandu et se répand en France sur le Brésil et sur la littérature brésilienne permettra de déceler quelles perceptions du Brésil s'en dégagent. Il ne s'agit pas ici d'éplucher toutes les encyclopédies existantes ou toutes les revues publiées en France, mais plutôt d'examiner non seulement les plus reconnues à chaque période analysée mais encore celles qui ont une circulation internationale afin d'essayer de cerner comment on parle du Brésil dans les encyclopédies et dans les grandes revues littéraires françaises.

Dans une perspective diachronique, nous avons consulté le *Grand Dictionnaire universel du XIX^e^* (GDU) (1866-1879), le *Larousse du XX^e^ siècle* (Larousse) (1928) et l'*Encyclopaedia Universalis* (EU) (1993) afin d'analyser l'image et la perception françaises du Brésil. Notre principal mot-clé est bien entendu « Brésil », que nous avons mis en corrélation avec d'autres mots-clés interliés comme « Amérique », « Argentine », selon les nécessités de l'analyse.

L'article « Brésil » du GDU présente le Brésil comme « une Vaste contrée de l'Amérique du Sud » dont « les 7 dixièmes sont en forêts, en fourrés et en terres tout à fait vierges ». Notons qu'il y est dit *contrée* et non *pays*, alors que le Brésil était indépendant depuis 1822 et que l'article date de 1867. Cet article sur le Brésil – long de deux pages – se divise en : Orographie, Constitution géologique, Hydrographie, Climat, Productions minérales, végétales et animales, Population, Industrie et commerce, Gouvernement et Histoire. La sous-partie intitulée « Population » nous apprend que l'empire brésilien comptait 10 millions d'habitants dont 1,5 millions d'esclaves. Les Indiens sont évalués à cinq cents mille mais il est, selon l'article, difficile d'en connaître le nombre exact car ils « errent par tribus sur les bords de l'Amazone et dans l'intérieur du pays ». L'article cite ensuite M. Emmanuel Liais, astronome de l'Observatoire de Paris, attaché aux

[20] NIRANJANA (1992 :87).

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

travaux géographiques du Brésil, selon lequel « l'état du pays ne peut être comparé encore à celui des trois ou quatre nations de l'Europe qui sont à la tête du progrès ». Le reste de l'article concerne les observations parisiennes de M. Liais à propos des populations aborigènes du Brésil, selon lui, « à l'état de barbarie », « anthropophages », offrant « l'aspect le plus hideux que puisse présenter l'humanité ». L'article se focalise donc sur les indigènes et donne un point de vue français sur le Brésil, pays très en retard d'après M. Liais. Il s'agit d'une lecture coloniale du Brésil, avec toute la supériorité culturelle requise de la part d'une nation dominante comme la France. Quant à la sous-partie consacrée à l´industrie, elle s'engage dans le même sens puisqu'elle commence par : « La civilisation européenne a effleuré à peine la lisière orientale de ce vaste pays ». Ce sont, toujours d'après l'article, la France et l'Angleterre qui fournissent au Brésil la plupart des produits importés. Nous ressentons ici la dépendance de l'empire brésilien, monde considéré comme primitif et isolé. Dans le même ordre d'idée, en ce qui concerne l'histoire, est cité l'ouvrage de Soutley, *Histoire du Brésil*, publié en 1810, dans lequel l'auteur dépeint « la barbarie des mœurs brésiliennes, des hordes de sauvages ». L'auteur de l'article affirme que « c'est un ouvrage élégant et en même temps un précis exact et complet d'une des plus belles colonies des Européens en Amérique ». Le Brésil est donc toujours considéré et perçu comme une colonie, malgré son indépendance, et surtout comme un pays sauvage.

Afin de vérifier si le traitement colonialiste du Brésil dans le GDU s'étendait à d'autres pays d'Amérique Latine, nous avons sélectionné comme paramètre de comparaison l'Argentine et l'Amérique. Nous avons ainsi remarqué que l'article *Argentine* suit le même découpage que celui du Brésil, même si l'intitulé varie : passant de « gouvernement » à « divisions politiques » et précisant qu'il s'agit « d'une république fédérative de l'Amérique Méridionale ». Le statut de l'Argentine semble donc plus élevé que celui du Brésil. Il est intéressant de constater que l'on ne parle pas d'Amérique du Sud comme pour le Brésil mais d'Amérique Méridionale. Dans l'article *Amérique* qui concerne toute l'Amérique, le Brésil et l'Argentine sont à peine cités, supplantés par l'Amérique du Nord. L'Amérique étant traitée comme une entité, globalement, il n'y a pas d'attention particulière pour les états du Sud. Les références à l'Amérique sont en fait des références à l'Amérique du Nord, ce qui était chose courante pour l'époque.

Nous remarquons qu'absolument rien n'est dit au sujet des arts ou de la littérature brésilienne ou argentine. Rien non plus sur leur culture. Nous avons voulu savoir si cela était dû au modèle du

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

Dictionnaire et nous avons recherché, dans ce même dictionnaire de 1867, les articles *Portugal* et *France*. Pour le Portugal, les mêmes aspects sont développés avec des sous-parties supplémentaires : Bibliographies, Grammaire, Littérature et Beaux-arts. De même pour la France, bénéficiant de dizaines de pages sur sa littérature et sur ses beaux-arts (architecture, sculpture, peinture, gravures, musique). La différence de traitement est flagrante : Brésil et Argentine ne sont appréhendés qu'en passant tandis que les pays européens sont largement commentés.

La France perçoit toujours le Brésil comme une colonie en 1867 et ignore que c'est un pays indépendant depuis plus d'un demi-siècle (1822). En ce qui concerne l'absence de commentaire sur la littérature brésilienne, le dictionnaire ne mentionne pas l'ouvrage du français Ferdinand Denis sur l'histoire de la littérature brésilienne écrit en 1826. Le dictionnaire traite en fait, ou plutôt ne traite pas, la littérature brésilienne en tant que telle car même au Brésil, la littérature brésilienne n'existera en tant que discipline indépendante (de la littérature portugaise) qu'à partir de 1879. La France censure donc d'importantes informations caractérisant le Brésil et diffuse de fausses informations (colonie). Cette désinformation caractérisée permet donc à la France de maintenir le Brésil au rang des colonies lointaines et sauvages.

Nous nous sommes ensuite intéressées à d'autres dictionnaires encyclopédiques, un du début et un de la fin du XX^{e} siècle. L'article *Brésil* du *Larousse* (1928) nous renseigne sur sa géographie : physique (climat, végétation…), politique (population, gouvernement…), économique ; la Découverte et l'Histoire. Qualifié de « contrées » au XIX^{e} siècle, le Brésil est, en 1928, élevé au rang « d'Etats-unis du Brésil, le plus vaste des Etats de l'Amérique du Sud ». Le Brésil était en effet devenu une République fédérale, s'étendant sur « près de la moitié du continent sud-américain (16 fois la grandeur de la France) ». L'accent est donc mis d'emblée sur l'immensité du territoire brésilien et le reste de l'article montre que « sur de grandes étendues nos connaissances demeurent encore imprécises ». Ce sont encore une fois les mêmes développements pour l'Argentine, sans autre soupçon d'indication sur la littérature ou la culture. Dans ce même dictionnaire, constatons que l'article *Portugal* présente des sous- parties supplémentaires, tels « Linguistique et Littérature », « Musique », « Sculpture » et « Arts décoratifs ».

La différence de traitement du Brésil et de l'Argentine par rapport au Portugal concerne l'exclusion, l'absence ou la méconnaissance d'éléments culturels des deux premiers. Cela signifie-t-il que le Brésil et l'Argentine n'ont pas de littérature? de musique? de

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

sculpture? Ou bien est-ce vraiment, comme le dit l'article d'ailleurs, un manque d'information sur leur culture? L'information ne circulait pas au début du XX^{e} aussi facilement qu'aujourd'hui mais la censure envers la littérature brésilienne dans ce dictionnaire nous semble toutefois consciente. En effet, ce dictionnaire, ne faisant aucune allusion à la littérature brésilienne date de 1928 et la perception du Brésil est la même que celle du GDU (50 ans séparant pourtant les deux dictionnaires). Le texte de Denis demeure « invisible ». Pourtant, non seulement des œuvres de prose narrative étaient déjà traduites en français mais encore la première *Anthologie française des écrivains brésiliens* avait été publiée en 1910 par Victor Orban aux éditions Garnier et rééditée en 1914 sous le titre de *Littérature brésilienne*. Cette anthologie contenait les genres suivants : prose, poésie, théâtre, philosophie, critique, histoire et journalisme; des auteurs comme Machado de Assis, José de Alencar ou encore Euclides da Cunha y étaient mentionnés et des extraits de leurs textes y étaient traduits par Orban lui-même. La littérature brésilienne était par conséquent officiellement connue et reconnue mais les auteurs du dictionnaire l'ont ignorée.

L'*Encyclopaedia Universalis* (L'EU) semble avoir une meilleure connaissance et reconnaissance du Brésil. Dans le *Larousse* (1928), nous pouvions lire à l'article *Amérique latine*, « nom donné à l'ensemble des parties du Nouveau Monde colonisées par les Espagnols (Amérique Espagnole) et par les Portugais (Brésil) dans l'Amérique centrale et dans l'Amérique du sud ». A cette vision coloniale, vient s'ajouter celle de l'EU (1996), où l'article *Amérique latine* est accompagné d'un sous-titre *économie et société*. Ce sous-titre prévient que ni la culture, ni la littérature ou l'identité latino-américaine ne sont abordées. Et c'est un fait, les littératures d'Amérique latine ne sont pas mentionnées. Nous relevons toutefois une phrase de l'article :

> L'Amérique latine appartient culturellement au monde occidental.

Cette affirmation, sans autre explication, suit la veine colonialiste, puisqu'elle ignore toute autre culture: seule la culture occidentale existerait en Amérique latine. Qu'en est-il donc, au Brésil, des cultures africaines, indigènes, ou encore asiatiques, arabes ? Cela supposerait que la seule culture occidentale compterait, dominerait, existerait, reniant tout métissage culturel, qui est, en outre, le propre du Brésil. Quant à l'article *Brésil* (un long article d'environ 30 pages), il présente le pays, les diverses régions brésiliennes [le Nord ou

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

Amazonie, le Nord-Est, le Centre-Est, le Centre-Ouest, le Sud-Est et le Sud] et se réfère au métissage de races en ces termes :

> Une très grande partie de la population est constituée par des sang-mêlé.

L'utilisation de ce terme « sang-mêlé » dénote un certain rejet envers une caractéristique brésilienne puisque les auteurs de l'article (Bernard Bret & Michel Rochefort) auraient pu employer le mot « métis », beaucoup plus courant en langue française et moins péjoratif que « sang-mêlé » (bien qu'il ne soit pas répertorié comme étant péjoratif dans le *Petit Robert*). L'article aborde également l'Histoire du Brésil, sans insister sur le fait qu'il fut une colonie. C'est à peine si l'article en parle. Une partie de l'article est dédiée pour la première fois à la littérature brésilienne. Serait-ce le signe d'une reconnaissance ? L'auteur de l'article est le chercheur brésilien Mario Carelli qui annonce dans son introduction que « les historiens de la littérature brésilienne considèrent qu'elle commence au XVI^{e} siècle ». Toutefois, ce point de vue n'est soutenable, selon lui, que si l'on confond l'histoire littéraire du Brésil – ou l'histoire de l'activité littéraire au Brésil – et l'histoire de la littérature brésilienne. Carelli précise d'ailleurs que « l'on ne constate pas avant la seconde moitié du XVIII^{e} siècle, l'existence d'un groupe d'écrivains qui partagent la conscience de faire une œuvre reflétant ou illustrant l'ethnie brésilienne ». Outre ce débat de Carelli sur la naissance de la littérature brésilienne, sont cités dans cet article, les grands poètes et prosateurs de la littérature brésilienne. Carelli affirme que

> c'était dans la prose, dans le roman et conte que le romantisme devait trouver l'instrument de la découverte et de l'interprétation de l'*Ethos* brésilien, passant du pittoresque au réalisme.

Selon lui, le maître du roman romantique est José de Alencar (1829-1877) mais Carelli n'évoque pas le projet de littérature d'Alencar sur la langue et la littérature nationale. Il cite également Machado de Assis, parlant de son humour sarcastique mais ne parle pas de son rôle de critique littéraire. Euclides da Cunha est aussi cité sans allusion à *Os Sertões* en tant que texte de formation de l'identité brésilienne. Et lorsque Carelli aborde le modernisme, il dit, en parlant de Mário de Andrade : « On attendait un Malherbe, il vint. »

Carelli décrit Mário de Andrade en le comparant à Malherbe, c'est-à-dire qu'il assimile la littérature brésilienne à la littérature

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

française en la réduisant ethnocentriquement au *Même*. Carelli, selon nous, ne valorise pas la littérature brésilienne en tant que littérature spécifique qui a contribué à construire l'identité nationale du Brésil. Il cite les différents textes brésiliens sans annoncer le travail sur la langue des écrivains et la recherche d'une identité littéraire propre au Brésil.

Puis, Carelli catégorise également la littérature brésilienne en deux types « La métamorphose de la prose régionaliste » et « Une littérature qui s'universalise » :

> Avec son intégration d'une géographie et de grands phénomènes économiques et climatiques, mais aussi avec l'appropriation de la langue et de l'imaginaire populaires, la matrice littéraire régionaliste a continué à porter ses effets.

Ce courant, nous dit-il, fut transcendé par João Guimarães Rosa avec *Grande Sertão : Veredas* (*Diadorim*) – texte lisible à divers niveaux, langage créatif, logique musicale – suivi par une reconnaissance des romans imprégnés par la culture du Nordeste. Carelli déclare également que parallèlement au courant régionaliste, il existe au Brésil « une littérature qui s'universalise », soit les romans d'introspection de Cornélio Penna et de Clarice Lispector.

Rien n'étant fortuit, notre hypothèse est que la France occulte les spécificités culturelles brésiliennes (le *genius loci*) dans le discours collectif des grandes encyclopédies, encyclopédies particulièrement diffusées sur la scène internationale. Il s'agit, en d'autres termes, de censure, non de censure légiférée mais de censure qui puise sa légitimité dans la méconnaissance (consciente/inconsciente) de l'*autre* et /ou dans la désinformation émanant d'institution gouvernementale (cas de l'Observatoire de Paris). A titre de comparaison, vérifions si le discours collectif sur la littérature brésilienne évolue de la même façon dans les grandes revues littéraires françaises.

3. Le Brésil littéraire censuré par les agents culturels

Dans son étude consacrée aux revues littéraires françaises, Pierre Rivas remarque que celles-ci commencent à s'ouvrir à la littérature brésilienne dès la fin du XIX^{e} siècle. Ce fut un processus lent car, par exemple, la *Revue des Deux Mondes*, nous signale Rivas[21], ne publia entre 1880 et 1920 aucun article se référant aux écrivains brésiliens, ni d'ailleurs portugais, se limitant tout au plus à des récits de voyage ou à

[21] RIVAS (1995 : 214).

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

des chroniques. Nous avons, en effet, consulté les tables des matières par volume, année par année de la *Revue des Deux Mondes*[22] de 1881 à 1920. Nous n'y avons trouvé aucun article sur le Brésil ou la littérature brésilienne. En revanche, en quatrième de couverture de la revue, et ce, dès 1881, figure une liste de villes dans lesquelles elle était mise en vente. Pour le Brésil, deux villes, Rio de Janeiro (Librairie Garnier) et São Paulo (Librairie Garraux) ainsi que l'état de Pernambuco sont mentionnés. On vendait donc la *Revue des Deux Mondes* aux Brésiliens mais on omettait de se référer à leur littérature. La *Revue des Deux Mondes* a par conséquent la même attitude coloniale constatée dans les encyclopédies car elle ne fait aucune référence aux traductions d'œuvres littéraires brésiliennes (Alencar, Euclides da Cunha, Taunay, Aranha, Machado de Assis) et à la Fête de la Latinité de 1909 après la mort de Machado de Assis.

Nous avons donc recherché une autre revue française qui rendrait compte du Brésil littéraire, soit *Le Mercure de France*. Selon Rivas[23], le Brésil et le Portugal y furent traités indistinctement sous le titre de *Lettres Portugaises* jusqu'en 1901 par Philéas Lebesgue. Nous avons donc consulté les tables du *Mercure de France* de janvier 1901 à décembre 1965 afin d'analyser la représentation qu'une grande revue littéraire française diffusait sur le Brésil littéraire. Une revue spécialisée devrait beaucoup plus rendre compte, telle est l'hypothèse ici, de la littérature brésilienne que des Grands dictionnaires ou Encyclopédies à vocation plutôt générique.

A partir de 1901, la chronique des *Lettres Brésiliennes* connut divers titulaires. D'abord, elle fut écrite par Figueiredo Pimentel – écrivain brésilien symboliste, surtout connu en tant que journaliste – sur proposition du *Mercure de France* qui lui écrivit, lui donnant quelques conseils révélateurs de l'idée qu'un Français avait des habitudes littéraires des Brésiliens. Dans cette lettre, selon Rivas, on demande à Figueiredo Pimentel de ne pas oublier qu'il écrit pour les Français et d'essayer de modérer tout éloge, surtout envers les meilleurs écrivains brésiliens. Le discours de Pimentel était « télécommandé », autocensuré. Cependant, Pimentel accepta et publia sa première chronique en février 1901. Son article (p.561 de la revue de Janvier-Février) commence ainsi:

> Il est dommage que la littérature du Brésil soit si mal connue en Europe, il est regrettable surtout qu'elle soit à peu près ignorée en

[22] Au Musée de La Littérature de la Bibliothèque Royale de Belgique.
[23] RIVAS (1995 : 160-3).

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

> France, qui est le pays préféré de notre admiration, et dont les diverses manifestations intellectuelles servent de guide à nos meilleurs efforts.
>
> Si nous sommes bien renseigné, il n'existe guère actuellement en traduction française que deux romans brésiliens, le *Guarany*, de José de Alencar, et *Innocencia*, de Sylvio Dinarte (alias Vicomte de Taunay).

Puis Pimentel ajoute que *Innocencia* est

> un roman de mœurs de l'intérieur du Brésil écrit par le Vicomte de Taunay (Alfredo d' Escragnolle Taunay), sénateur, qui fut une des figures saillantes de la politique impériale, ami de l'Empereur défunt et pourvu de relations nombreuses à travers le monde diplomatique.

De là, dit-il, « les traductions sans nombre de son roman (et même en japonais!) qui, cependant, demeure assez peu prisé parmi nous ».

Enfin Figueiredo Pimentel ajoute

> aussi bien, ne sommes-nous en face ni d'une merveille, ni d'un chef-d'œuvre .

Il se demande également « pourquoi la France curieuse ignore le Brésil » et affirme qu'une anthologie sur le Brésil éveillerait plus que de la curiosité (l'anthologie d' Orban ne sera publiée que neuf ans plus tard).

Pimentel présente enfin d'autres écrivains, et surtout, l'une des figures, selon lui, les plus saillantes du siècle, Gonzaga Duque dont le roman *Mocidade morta* (*Une Jeunesse morte*) se déroule dans un milieu d'artistes brésiliens. Pimentel ne sera pas entendu car Gonzaga Duque ne fut jamais traduit en français. Il énumère finalement d'autres écrivains

> Joaquim Manuel Macedo, Alencar, Bernardo de Guimarães, Frânklin Távora, Machado de Assis, Aluizio de Azevedo, et d'autres encore, vivants ou morts, anciens ou modernes, qui ont des romans incomparablement plus dignes d'être traduits et vulgarisés[24].

Pimentel affirme l'existence d'une littérature nationale et autonome à laquelle la France ne s'intéresse pourtant pas.

Sa chronique sera remplacée en mars de la même année (p.861, 1901) par une chronique sur le Brésil diamétralement opposée à la

[24] p.562.

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

sienne. Il s'agit de la chronique des *Lettres Portugaises* écrite par Philéas Lebesgue, français – et cela a son importance – traducteur d'œuvres portugaises (il ne traduira qu'une œuvre brésilienne seul, *Iracéma* en 1928, publiée à Paris aux éditions Gedalge et deux oeuvres « à quatre mains », avec Pierre-Manoel Gahisto, *Macambira* en 1920 de Coelho Neto et, *Janna et Jöel* de Xavier Ferreira Marques en 1928). Dans sa chronique, Lebesgue écrit en parlant du Brésil que

> le Portugal commence à s'étonner, un peu plus que de coutume, que son fils ait grandi au point de devenir plus robuste que le père.

Pour lui, ni le Portugal ni le Brésil n'ont de littératures qui

> soient complètement autonomes (étant tributaires avant tout de la France devenue le cerveau latin).

Pour Lebesgue, la domination colonisante de la France sur le Portugal et le Brésil lui permet de dire qu'ils n'ont pas de littérature propre. Et c'est cette image qu'il propagera sur le Brésil. Partisan, donc, d'une union entre les littératures portugaise et brésilienne, il écrit dans cette chronique des *Lettres Portugaises*:

> Je voudrais voir bientôt se réaliser cette alliance de telle façon intime et inséparable que tout livre écrit en l'un des deux pays pût les [les deux publics] intéresser tous d'eux d'égale manière, comme produit mental de la même race.

L'histoire du Brésil, de son peuple constitué d'autant de races, de sa langue métissée et de sa littérature nous montre combien le Brésil ne pouvait, comme l'affirme ici Lebesgue, « être le produit mental de la race portugaise ». Considérant ainsi les littératures portugaise et brésilienne comme une seule et même littérature, Lebesgue répondait ainsi contre l'autonomie de la littérature brésilienne prônée par Pimentel.

Pimentel est polémique et attaquera notamment, dans sa troisième chronique, la politique de la librairie Garnier de Rio qui venait de publier une traduction de *Canaan* de Graça Aranha, roman qui, selon lui, « ne parvient pas au niveau de ceux de Pompéia ou de Machado de Assis ». Il attaque ainsi l'Académie et dénonce que tout se décide à Paris, en France, surtout si l'on sait que Aranha était diplomate et membre de l'Académie brésilienne des Lettres. Mais ce sera la dernière

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

chronique de Pimentel pour le *Mercure de France*. Selon Rivas, une grave maladie l'obligea à interrompre sa chronique.

Avant la reprise de la chronique des *Lettres Brésiliennes* en 1910 par un autre Brésilien, Tristão da Cunha, comme nous allons le voir, il sera encore question de littérature brésilienne dans la chronique des *Lettres Portugaises* de Philéas Lebesgue. En effet, en avril 1909, Lebesgue présente le roman de Xavier Marques, *Janna et Joël*, et le compare à *Paul et Virginie*. Ce rapprochement avec la littérature française confirme ce qu'il avait dit sur la France en tant que « cerveau latin » et ramène une fois de plus la littérature brésilienne à une littérature colonisée par la France. Pourtant, dans sa chronique de février 1910, il reconnaîtra une « spécificité » brésilienne et confessera que

> sans revenir aux excès de l'indianisme, les jeunes du Brésil, à la suite de Coelho Netto, recommencent de sentir l'intérêt descriptif qui s'attache à leur milieu tropical.

Mais Lebesgue se reprendra en fin d'article en affirmant que

> Eça de Queiroz, Machado de Assis, Anatole France, trois esprits de la même famille.

Il détache en gras le nom de l'auteur brésilien et ajoute immédiatement après :

> Ce qu'on peut reprocher le plus à Machado de Assis, c'est de manquer de pittoresque, voire d'énergie. Il ne conçoit que la vérité humaine et se désintéresse de la nature.

Pour, lui, Machado de Assis n'est pas assez brésilien, pas assez « exotique ». Ce qui est en parfaite contradiction avec son « rêve » de voir un jour s'unir les littératures portugaise et brésilienne, ainsi qu'il l'avait écrit en mars 1901, neuf ans plus tôt.

Ce n'est qu'en mai 1910 que la chronique des *Lettres Brésiliennes* sera reprise par Tristão da Cunha – auteur brésilien d'un seul recueil de poèmes symbolistes – et vivant à Paris. Selon Andrade Muricy, Tristão da Cunha aurait été présenté au *Mercure de France* par Graça Aranha[25], auteur tant critiqué par le prédécesseur de Cunha, Pimentel. Tristan da Cunha sera donc chargé de la chronique des *Lettres*

[25] MURICY (1973 : 728).

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

Brésiliennes dans laquelle il présentera nombre d'auteurs brésiliens[26] et ce, jusqu'en 1928. Dans sa première chronique, qui donnera le ton, Tristan da Cunha s'oppose d'emblée à la vision unificatrice des littératures portugaise et brésilienne prônée par Lebesgue en disant qu' « il y a une littérature brésilienne, séparée de la portugaise ». Les chroniqueurs brésiliens (Pimentel, da Cunha) doivent vraiment insister auprès des lecteurs français en affirmant que la littérature brésilienne existe en tant que littérature autonome et nationale. L'acceptation ou la reconnaissance française d'une littérature brésilienne autonome n'est pas encore fondée car seuls les chroniqueurs brésiliens l'affirment. Nous avons déjà souligné que même les grandes encyclopédies ne parlent pas de la littérature brésilienne et que la seule qui s'y référera, en fin de XX^{e} siècle, sera écrite par un critique brésilien. D'ailleurs, la chronique des *Lettres Brésiliennes* restera muette de 1928 à 1948, ce qui fit passer sous silence, dans la revue, l'avènement du Modernisme brésilien avec son mouvement anthropophage et son rejet de l'européen. La chronique des *Lettres Brésiliennes* sera finalement relancée, pour un seul numéro du *Mercure de France*, celui de janvier 1948, par Philéas Lebesgue. Lebesgue semble avoir admis l'existence d'une littérature brésilienne dans cette chronique où il dépeint rapidement l'histoire de la littérature du Brésil. Pour lui,

> Alencar marqua l'étape décisive du roman brésilien authentiquement issu de la terre brésilienne, génératrice de merveilles.

Il ajoute aussi que

> Conteurs et romanciers de l'autre siècle jusqu'aujourd'hui se sont évertués dans tous les genres et, quoique dociles jusqu'ici aux influences issues d'Europe, de France en particulier, ont cherché, avec un talent très sûr, à mettre en lumière les âmes, les visages, les choses de leur incomparable pays.

Lebesgue admet donc pour la première fois que la littérature brésilienne s'est détachée du modèle français et dit que

> C'est seulement maintenant que le cordon ombilical, qui depuis la découverte liait le Brésil à l'Europe, tend à se rompre dans la conscience et dans les réalisations des écrivains.

[26] Parmi ces auteurs : Nabuco (qui écrivait en français), Carlos de Magalhães de Azevedo, João Ribeiro, José Veríssimo, Afrânio Peixoto, Olavo Bilac.

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

Lebesgue oublie que José de Alencar a commencé à publier en 1857, soit 90 ans avant qu'il (Lebesgue) ne découvre que les Brésiliens luttaient pour une littérature nationale et indépendante. La France découvrait à la moitié du XX^{e} siècle que le Brésil avait une littérature autonome et nationale ! Et Lebesgue, toujours enclin à montrer que l'esprit portugais plane sur les lettres brésiliennes, finit tout de même sa chronique en disant :

> Le grand romancier portugais Ferreira de Castro a ouvert la voie, avec des récits colorés de la vie amazonique : *Emigran's* et *Selva*. Les auteurs brésiliens continuent d'écrire une langue très pure. Cependant, la langue parlée accuse des caractères très américains.

Ce sera la dernière chronique de Lebesgue *pour* les *Lettres Brésiliennes* car dès 1949, la chronique, qui prendra le nom de *Brésil*, sera assumée par un autre français, le sociologue Roger Bastide, spécialiste en poésie symboliste. Dans la chronique *Brésil* de décembre 1950, appellation beaucoup plus générique que *Lettres Brésiliennes*, Bastide écrit que la France, par son influence au Brésil, est devenue « un instrument de libération intellectuelle ». Comme Lebesgue, il considère la littérature brésilienne comme une littérature colonisée par la littérature française. Une autre de ses chroniques attire notre attention, celle de mars 1957 intitulée *Souvenir de Mário de Andrad*e. Or, Mário de Andrade, dont le *Mercure de France* ne parla pas avant, était décédé en 1945, soit depuis 12 ans. Ce décalage est d'autant plus déconcertant que Bastide découvre alors qu'Andrade avait « créé une langue métisse, africaine, indienne, portugaise, italienne » dans son *Macounaïma* qu'il n'omet pas ethnocentriquement de comparer à l'œuvre de Rabelais. Sept ans plus tard, Bastide écrira dans sa chronique *Brésil* de juillet 1965 un article intitulé *Le Brésil à la recherche d'une langue*. Bastide commence son article en disant que

> ce qui semble caractériser la littérature brésilienne d'aujourd'hui, c'est sa recherche passionnée d'une nouvelle langue.

Pour Bastide, c'est seulement en 1965 que le Brésil recherchait une nouvelle langue ! Le processus de création d'une langue (le portugais du Brésil) dans une langue (le portugais du Portugal) a débuté dans la deuxième moitié du XIX^{e} siècle et s'est établi avec stabilité dans la première moitié du XX^{e} siècle. Mais Bastide révèle aux lecteurs français qu'il découvre en 1965 ce projet de création d'une langue

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

brésilienne ! Il affirme que Mário de Andrade a échoué dans sa tentative de créer une nouvelle langue en 1928 car pour Bastide une langue ne peut se planifier. Les lecteurs français n'auront d'ailleurs accès à la première traduction de *Macounaïma* de Mário de Andrade qu'en 1979 et ce, grâce à la ténacité du traducteur dont le texte fut longtemps refusé par les éditeurs. Bastide semble aller à l'encontre de la diffusion de la littérature brésilienne puisque, alors que vient de paraître la traduction de *Grande Sertão Veredas* (*Diadorim*) de João Guimarães Rosa, traduit par. Jean-Jacques Villard et publié aux éditions Albin Michel, il en déconseille la lecture en affirmant que

> si la traduction donne une excellente idée du contenu, elle n'en donne que peu sur la langue de l'écrivain.

Cette affirmation selon laquelle la traduction ne donnerait que peu d'idée sur la langue de Guimarães Rosa est tout à fait contestable. En effet, le traducteur n'a pas seulement traduit le sens mais également la lettre[27], c'est-à-dire le rythme, la création du langage nourri d'archaïsmes et d'éléments érudits revitalisant les recours de l'expression poétique : allitérations, onomatopées, rimes internes, coupures et détournement de la syntaxe, vocabulaire insolite, archaïque ou simplement néologique, fusion de style et d'oralité. A l'inverse de ce que dit Bastide, le traducteur qui a maintenu une vaste correspondance sur la traduction des oeuvres de l'écrivain brésilien a donné aux lecteurs français un texte oralisé, « néologisant », innovateur, recherchant dans la mesure du possible l'équilibre entre le populaire et l'érudit. Cette traduction étant plutôt créative dérange Bastide puisque le lecteur sent qu'il s'agit d'une traduction (exotisation de la langue française).

Traduction et censure : vers une relative autonomie de la littérature brésilienne traduite en français

Le discours des agents culturels (chroniqueurs) sur le Brésil et sur la littérature brésilienne dans les grandes encyclopédies et dictionnaires a évolué lentement depuis la fin du XIX^{e} siècle puisque aucune référence culturelle n'apparaît dans ces discours avant la fin du XX^{e} siècle. L'image d'un pays primitif, indigène, éloigné et sur lequel l'on a peu de connaissances, dominera jusque dans les années 30. La censure, devenue synonyme d' « invisibilisation », envers la littérature

[27] BERMAN (1985).

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

du Brésil se propage après cette période, même après la publication d'anthologies (Orban, 1910-14) et de traductions d'œuvres brésiliennes en France. La vision coloniale française sur le Brésil, héritée des écrits de Jean de Léry et de Montaigne[28], se perpétue en fin de XX^e^ siècle. Preuve en est l'affirmation de l'EU : « l'Amérique Latine appartient au monde occidental ». Cette attitude est une attitude de désinformation caractérisée par une attitude coloniale. D'ailleurs, c'est un spécialiste brésilien, Carelli, qui pour la première fois dans l'*Encyclopaedia*, écrit sur la littérature brésilienne. Le lecteur n'a donc aucune approche ni prise de position française sur la littérature brésilienne. Quant à la musique ou aux arts brésiliens, ils sont complètement ignorés. Les articles des chroniqueurs du *Mercure de France* évoluent dans le même sens que les articles sur le Brésil des encyclopédies et grands dictionnaires, même si la revue parle de la littérature brésilienne dès le début du XX^e^ siècle. Les chroniqueurs brésiliens tentent de montrer que la littérature brésilienne existe de façon tout à fait autonome tandis que les chroniqueurs français traitent la littérature brésilienne comme une littérature dépendante de la France, jusque dans les années 50, puis ensuite, comme une littérature qui « semble vouloir » à cette même époque (1950) une reconnaissance d'autonomie. Le décalage temporel entre les éditions brésiliennes et les articles du *Mercure de France* dénote le peu d'information ou la rétention d'informations sur la littérature brésilienne car les agents culturels (chroniqueurs) n'ont pas dévoilé aux lecteurs français l'émergence d'une littérature autonome dont les spécificités (langue-pays-culture) ne sont pas celles d'une littérature colonisée ou « assimilée » pour utiliser le terme de Casanova.

Il est intéressant de remarquer aussi que la chronique *Lettres Brésiliennes* était confiée jusqu'en 1948 à des critiques brésiliens, mais qu'après cette date, ce sont des critiques français qui ont pris le relais. Le point de vue changeait, la littérature brésilienne serait dorénavant perçue par des Français voyant le Brésil, un Brésil français en quelque sorte et non plus un Brésil brésilien. Les discours sur le Brésil et sur la littérature brésilienne dans les encyclopédies et revues littéraires françaises tendent à nier, censurer ou à supposer (a posteriori)

[28] Il s'agit des textes fondateurs sur le Brésil et écrits par des auteurs français et suisse peu connus des lecteurs brésiliens : *Singularité de la France Antarctique* (André Thévet, 1557), *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* (Jean de Léry, 1578) et *De cannibales* (Montaigne, *Essais*, chap.XXXI, 1580). Les deux premiers textes sont des récits de voyage tandis que le troisième est un extrait anthologique de Montaigne sur le nouveau Monde, inspiré, entre autres des écrits de Thévet et de Léry.

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

l'existence d'une littérature brésilienne autonome. Seuls les chroniqueurs brésiliens affirmeront dès 1901 l'autonomie et l'indépendance de leur littérature. Les discours français sur le Brésil perpétuent une « re-présentation » de celui-ci et de sa littérature, caractérisée par la censure, l'occultation ou le décalage temporel. Et si nous confrontons les dates de publication d'articles sur la littérature brésilienne et l'accroissement du volume des traductions, nous nous rendons compte que les discours des encyclopédies et des revues littéraires ont peu influencé les traductions ou les ont influencées tardivement. En ce sens, la plupart des chroniqueurs présentent des œuvres brésiliennes déjà traduites comme c'est le cas de Pimentel qui présente dans sa chronique de 1910 la traduction de *Canaan* de Graça Aranha, publiée au cours de la même année ou de Bastide qui présente dans sa chronique de février 1962 les traductions de Lins do Rego, *Cangaceiros* traduit en 1956 par Denise Chast chez Plon et de João Guimarães Rosa publiées en 1965 dans une chronique datant de la même année. Dans sa chronique de février 1901, Pimentel présentait des écrivains qui mériteraient, selon lui, d'être traduits. Ni Távora ni Macedo ne seront traduits en français, Azevedo attendra 1953 pour être traduit et Bernardo Guimarães 1986. Si l'influence nous semble peu probable ici, elle l'est tout autant pour les écrivains que Tristan da Cunha présente dans sa chronique de juillet 1910, soit Magalhães de Azevedo et José Veríssimo qui ne seront pas traduits en français, et João Ribeiro qui ne sera traduit que 68 ans plus tard (1978). Seule la chronique de novembre 1911 de Tristan da Cunha concernant Afrânio Peixoto a peut-être motivé la traduction de *Bugrinha* en 1925.

En revanche, l'anthologie de Victor Orban[29] datant de 1910, première anthologie française sur les écrivains brésiliens écrite à l'occasion de l'Exposition Internationale de Bruxelles, présente les œuvres et les écrivains brésiliens qui seront traduits dans une distance temporelle assez proche. C'est le cas de Graça Aranha, Machado de Assis, Coelho Netto, Afrânio Peixoto, Marques et Alencar.

Nous aimerions enfin ajouter que sera créée au *Mercure de France* une chronique des *Lettres Latino-Américaines* en 1964 – et non pas une chronique *Amérique Latine* comme il existait à l'époque une chronique *Brésil* – succédant à la chronique des *Lettres Hispano*

[29] ORBAN (1910).

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

Américaines dont une dizaine d'article avaient déjà été publiée (fév. et nov. 1903; fév. 1911 ; juin 1912; janv. 1913; avril 1914; fév. Juill. Et oct. 1919). Au cours de la même période, seulement six articles de la rubrique *Lettres Brésiliennes* furent publiés. Dans cette nouvelle chronique *Lettres Latino-Américaines* créée en 1964, période du *boom* des littératures hispano-américaines, ne sont mentionnées que les littératures hispano-américaines. Le Brésil en est absent car il existait déjà une chronique *Lettres Brésiliennes*. Le *Mercure de France* distingue donc les lettres brésiliennes des lettres latino-américaines. Cette confusion entre Amérique latine et pays hispano-américains se perpétuent encore de nos jours. Une forme de censure neutralisante qui rejoint celle du discours collectif des lettres brésiliennes traduites en français ancrée dans la désinformation et l'invisibilité de l'*autre*.

Bibliographie :

BERMAN, Antoine (1985) : *La traduction et la lettre ou l'auberge du lointain* in *Les tours de Babel*, Mauvezin, TER.

CARELLI, Mário (1993) : *La France Antarctique et la France Equinoxiale, espaces d'utopie* in *La rencontre des imaginaires entre Europe et Amérique*, Textes réunis par Luc Bureau & Jean Ferrari, Paris, L'Harmattan.

CARELLI, Mário (1987) : *Interactions culturelles franco-brésiliennes* in *France-Brésil: bilan pour une relanc*, Paris, Entente.

CASANOVA, Pascale (1999) : *La république mondiale des lettres*, Paris, Seuil.

Dictionnaire *Larousse du XX^e siècle* : (1928), Paris, Larousse.

Encyclopaedia Universalis : (1993), Paris, vol.4.

FRANCE, Anatole (1909) : *In Machado de Assis et son œuvre littéraire*. Paris: Louis Michaud.

Grand Dictionnaire Universel du XIX^e (1867) : Paris, Larousse.

Jornal do Brasil n°779, du 07/04/1991, Rio de Janeiro.

LEVI-STRAUSS, Claude (1955) : *Tristes tropiques*, Paris, Plon.

Mercure de France, 1901-1964, Paris.

MURICY, Andrade (1973): *Panorama do Movimento Simbolista*, Brasília.

NIRANJANA, Tejaswini (1992): *Siting Translation: History, Post-Structuralism, and the Colonial Context*, Berkeley, University of California Press.

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)

ORBAN, Victor (1910) : *Anthologie française des écrivains brésiliens*, Paris, Garnier.

Revue des Deux Mondes : 1881-1916, Paris.

RIVAS, Pierre (1995) : *Encontro entre literaturas. França - Brasil- Portuga,* São Paulo, Hucitec.

TORRES, Marie-Hélène-Catherine (2004) : *Variations sur l'étranger dans les lettres : cent ans de traductions françaises des lettres brésiliennes,* Lilles, Artois Presses Université.

VALEZI STAUT, Lea Mara (1991): *A recepção da obra machadiana na França*, São Paulo, thèse de doctorat non publiée.

VENUTI, Lawrence (1998): *Introduction* in Translation & Minority, *The Translator*. V.4, N.2, Manchester, St. Jerome.

BDD-A5080 © 2009 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.217.42 (2026-11-16 16:57:58 UTC)